

Quand « je » paye la séance qu'est-ce que « ça » dit ?

« L'argent, dans la symbolique chrétienne représente la sagesse divine, (...). Dans les croyances russes il est symbole de pureté et de purification. Il ressemble à la netteté de conscience, à la pureté d'intention, à la franchise, à la droiture d'action. » (1)

INTRODUCTION

J'ai été très surprise de constater, en commençant mes recherches pour écrire cet article et alimenter mes réflexions, que les dictionnaires de psychanalyse font l'impasse sur le mot et donc le thème de l'argent. Et pourtant, vaste thème, vaste t'aime que celui de l'argent et pour plusieurs raisons. L'argent est au moins double, il existe comme objet et comme valeur, comme réalité immédiate et comme signe. En psychanalyse l'argent est le substitut symbolique de la matière fécale nous explique le dictionnaire de philosophie. Mais l'argent dans le processus psychothérapeutique ne peut être réduit à cette symbolique. Lorsque nous abordons le thème de l'argent nous devons avoir à l'esprit que l'argent ne représente pas simplement un objet mais le concept de cet objet et surtout la valeur symbolique que chaque individu y met. Dans son rapport à l'argent, l'individu parle de lui, de ses angoisses, de son amour pour lui-même, de la valeur qu'il se reconnaît avoir, de son rapport à la vie et de ses contrats inconscients. L'argent est constitutif du cadre et « sous-tient » le transfert.

« Cette bivalence de l'argent comme objet et comme signifiant, traverse le tracé clinique des cures conduites par Freud. Et c'est dans le récit de l'analyse de « L'homme aux loups » (1918) que Freud a illustré de la manière la plus incontestable la voie conduisant de l'érotisme anal à l'enfant-pénis, en passant par le jeu cadeau et, promouvoir le don d'argent d'un homme à un autre homme comme satisfaction sexuelle passive et féminine. ». (Gori R., 1993),

« L'argent n'est pas seulement « la petite chose » dont il est le concept abstrait, pas plus qu'il n'est le signifiant-maître de cette opération d'abstraction, d'extraction, de castration que l'on appelle symbolisation. Il ne peut être réduit à une présence ou à une absence, pour la raison même que, de part sa structure, dans sa genèse comme dans sa fonction, il est constitué de pied en cap, comme une présence sur une absence, comme un signe sur un manque, comme un trait, une marque sur une béance. (...) L'enfant va placer sa dent sous son oreiller et (..) trouvera le lendemain une pièce d'argent. L'argent sera compensation, réparation du préjudice de la perte, dédommagement comme on dit chez les assureurs et les juristes. (..) l'argent vient ici sur fond d'absence. (...). L'enfant doit abandonner une petite pièce du corps pour entrer dans un circuit d'échanges, avec une monnaie négociable, conventionnelle, efficace bien au-delà de l'espace familial. » (Gori R., 1993)

Lorsque l'enfant reçoit de l'argent en échange de la perte de sa dent, que va-t-il en faire ?

- S'acheter des bonbons et se gaver dans une boulimie anti-dépressive et antisociale pour manifester son dégoût du désir ;
- Thésoriser dans le ventre d'une tirelire pour à travers l'économie tenter de restituer au signifiant sa valeur d'objet et ce jusqu'au fétiche.
- Le jeter par la fenêtre dans une compulsion de gaspillage. Le dépenser ou l'abandonner dans cette dérision et cette dévalorisation du don et du symbole par où il pourra cultiver la nostalgie endeuillée et inconsolable d'une perte d'Amour irremplaçable.
- Défier le destin, en le misant dans un jeu de hasard où il pourra à l'infini interroger l'origine et l'énigme de la dette dans son rapport à l'être pour la mort par ces ruses incessantes où le sujet ne perd jamais autant que lorsqu'il gagne à duper son partenaire pour le compte de la Mort.
- Ou dans cette tendance de la névrose à retourner à l'envoyeur l'obligation première, Il offre le cadeau qu'il attend d'eux à ses parents.
- A moins qu'Eros le conduise à offrir ce cadeau au petit partenaire de jeu dont il est secrètement amoureux. Ce qui présupposerait que dans les rapports du couple parental ce soit l'Amour qui circule, qui s'échange, de l'argent pour vivre et pour jouir, et non pas de l'argent pour la mort, ce temps cadavérisé que l'on appelle... un patrimoine.

Toutes ces possibilités auxquelles Gori fait référence sur la possibilité de l'enfant de s'approprier cet argent et de l'utiliser nous indiquent la diversité des réactions possibles et la multiplicité de la symbolique de l'argent pour chacun.. Ces possibilités parlent déjà de l'enfant, de son rapport au monde, de ses névroses et de ses manques.

Tout cela se rejoue en psychothérapie. Il existe une infinité de possibles représentés symboliquement par le véhicule réel qu'est l'argent au sein du processus. Il parle des problématiques de l'individu. Nous sommes face à deux registres. Nous sommes obligés de considérer l'argent comme une réalité ayant une fonction sociale et nous devons aussi considérer en priorité comme un acte symbolique le paiement de la séance, voire des séances dans le processus d'une personne. (Serge Leclair)

Le paiement est un des moteurs du processus psychothérapeutique et psychanalytique mais dans quel sens ? Le fait de payer serait naturel mais le geste beaucoup moins. C'est un acte qui fait intervenir le corps et les associations à ce propos sont nombreuses. Les patients qui rencontrent des problèmes avec l'argent au cours de leur processus reconnaissent volontiers qu'ils avaient déjà des problèmes avec l'argent en général. « Avec l'argent au moins on sait comment et combien on paye. Ce qui n'empêche pas, ce faisant de payer, imaginativement avec son sang, ses selles, sa sueur ou ses larmes. (... Le rapport à l'argent est, en effet, tout à fait singulier et caractéristique de la position de chaque analysant. » (Bon N., 1993),

Freud considérait qu'il ne peut y avoir d'analyse gratuite : Freud S., « Le début du traitement » 1913, In La technique psychanalytique, Paris, P.U.F, 1975.

La parole a-t-elle un prix ? Quel est-il ? Qui le fixe et en fonction de quoi ? Le paiement va-t-il permettre au sujet d'accorder une valeur particulière aux mots qu'il confie à son psychothérapeute ? Une valeur particulière à son « soi » ?

Pourquoi le processus psychothérapeutique ne peut-il être gratuit ? Pourquoi l'argent est-il nécessaire comme tiers mais aussi comme révélateur du « ça », de notre inconscient qui tente

de dire là où les mots ne viennent pas, qui montre là où le sujet ne voit pas ? Je tenterai d'illustrer cette nécessité par différents cas cliniques.

II-Réflexions à partir de cas cliniques :

ANAÏS : ou l'enfant fixée dans l'opposition, le non chronique .

L'argent introduit une médiation, un terme.

Anaïs se retrouve impuissante devant le bordel accumulé (bord d'elle), « je suis déçue de moi-même de ne pas arriver à ranger, de vivre submerger par le bordel ».

Je lui demande : Dans le regard de qui vous vous êtes sentie décevante ?

Sa réponse : Dans le regard de mes parents.

Moi : Comme-ci il vous manque quelque chose, que vous n'êtes pas assez ?

Elle : Quand je réussissais c'est parce que j'avais de la chance

Moi : Et non parce que vous aviez de la valeur.

Elle : Quand je gagnais aux jeux de société avec ma mère c'est parce que j'avais de la chance.

Je me suis sentie comme quand j'avais 5 ans (l'autre jour en jouant avec elle et mes enfants)

« je ne fais jamais bien, j'avais le sentiment de malheur absolu, j'étais paralysée, mon mari à dit « non, c'est de l'adresse ».

Tout ce qui concerne Anaïs n'est jamais lié à son pouvoir d'agir, c'est la faute à la chance ou à la non chance, elle subit, elle n'est pas actrice de sa vie.

« Quoi que je fasse ce n'est jamais bien, ça n'ira jamais, j'abandonne ». , Elle est restée fixée là, dans la bouderie, l'abandon et l'inertie ce qui est une façon inconsciente de dire : je ne fais plus rien en opposition à toi qui n'est jamais satisfaite maman et pendant ce temps je ne suis pas moi, et pas avec moi...

Anaïs s'est abandonnée, elle a oublié ses désirs, sa valeur, ses envies. Elle n'existe que dans le bord d'elle, en opposition à elle et elle dit : «moi-même je me suis perdue ». Ce qui sous entend que « moi-m'aime », ça n'existe pas, elle n'a pas reçu cet amour ontologique, elle n'a pu se l'approprier.

Cette patiente dit « ce qui me frappe, en revanche... » elle est toujours dans la relation duelle, anale, et jamais avec elle-même. Au début, dans son enfance, elle fait rien, par opposition puisque tout ce qu'elle fait n'est jamais suffisant, jamais assez, alors elle ne fait plus. Mais elle n'existe plus, elle ne se sent plus. Elle fait « rien » pour s'opposer. Cela lui demande toute son énergie, elle est d'ailleurs toujours épuisée. Au niveau psychique, elle est restée à ce stade de petite fille.

Dans un expérimentiel en groupe ou chacun explore la sensation de dire tout haut « j'existe » elle s'effondre. Elle n'a aucune consistance intérieure, pas de sensation de soi à soi d'exister corporellement , ontologiquement en elle-même pour elle-même.

Toujours en groupe, elle fait l'expérience d'être assise en cercle face à l'autre et là elle dit « ça va, je ne sens pas grand-chose ». En face de l'autre, elle fait face mais là encore ne se sent pas. Elle ne se sent pas plus exister mais elle peut faire plus facilement face à l'autre qu'à elle. Elle a toujours peur de manquer d'argent, elle n'ouvre jamais ses factures de peurs de na pas « avoir assez » et du coup elle paye plus pour les retards de paiement. Elle paye plus que ce qu'elle doit ! «mes factures s'accumulent jusqu'à l'extrême limite. ». Elle se situe et n'existe que par rapport à l'autre, à la limite extérieure. Elle n'existe pas en tant qu'elle mais

par opposition à, elle est restée fixée là. Elle ne sent plus le oui à elle, à son être, à ses besoins et à ses désirs.

Elle a toujours eu le sentiment de ne pas « avoir assez » pour satisfaire sa mère, de ne pas être suffisamment bien. Elle raconte un souvenir, « j'avais briqué toute la maison et comme seul merci j'ai obtenu la critique de ce que je n'avais pas fait ».

En étant en retard aux séances ou absente une fois sur deux (toujours pour des raisons indépendantes de son bon vouloir: embouteillages, pas de place de parking, emmener un enfant d'une amie à l'hôpital), elle paye plus que ce qu'elle obtient. Elle paye le prix de deux séances pour en « recevoir » une. Le prix d'une séance pour en « recevoir » la moitié. En recevoir ou se l'approprier. Comme si elle n'a pas l'autorisation de s'approprier cet espace-temps, qu'elle n'a pas suffisamment de valeur. Elle recrée l'injustice et tente de me faire porter le problème, que je me sente coupable de la faire payer cet espace alors que c'est de la faute des embouteillages et non la sienne ! Elle tente d'introduire la relation duelle dans son espace thérapeutique.

Elle arrive trois minutes avant la fin de la séance. Je suis évidemment confuse, car c'est le début de sa psychothérapie et que je sens bien que l'enfant teste, cherche aussi l'humanité en moi, derrière la règle. Elle entre, me tend l'argent et s'apprête à repartir décontenancée. Je lui rend l'argent et je dis « nous en discuterons ». La fois suivante elle est là, avec du retard comme toujours (« à cause des enfants »), je propose à titre très exceptionnel qu'elle ne paye que la moitié de la séance dernière, si cela lui semble juste. Elle est rassurée. Mais les fois suivantes elle tentera de rejouer cela. Je ne céderais pas. Son espace-temps à de la valeur comme mon temps aussi et le règle est posée, les limites sont établies, elle les connaît maintenant.

« Vous essayer de me faire porter la responsabilité de votre choix. Vous avez décidé d'emmener cet enfant et sa mère à l'hôpital, c'est votre choix, la séance est dûe. » Je la responsabilise. Elle paye le prix fort, elle assume ses choix, ce n'est plus la faute de tous (de la chance ou de la non chance) et elle qui subit. Je ne rentre pas dans ce jeu et à partir de ce moment les choses commencent à se transformer.

« L'argent n'est pas « neutre », il est neutralisateur, concept, extracteur, abstracteur, « métaphysiqueur »... (..) Chaque fois que le sujet acquitte une créance, une dette qui pour lui a pris valeur de promesse et de parole, il pacifie avec l'Autre, il s'acquitte. Il s'acquitte tout autant des désirs incestueux et parricides de l'Œdipe, que ceux plus sourds et violents du besoin d'auto-punition dans son rapport à la pulsion de mort. Que l'argent et le meurtre nouent d'intenses rapports d'intimités structurales, c'est un fait d'évidence. « S'acquitter » c'est se pardonner, se donner à soi-même le pardon pour les fautes et les crimes inconscients que nous n'avons pas commis, mais que nous avons désirés (...).« S'acquitter c'est être quitte du désir de l'Autre, en le délivrant de l'obligation dont nous le croyons redevable au nom du désir. (..) c'est quitter le ça pour pouvoir advenir. C'est quitter l'ironie pour qu'advienne l'humour. » (Gori R., 1993).

Ce thème de l'argent vient toucher directement le psychothérapeute dans son propre rapport à l'argent. Certains vont se sentir coupables, d'autres vont avoir peur du conflit latent qu'apporte ce thème. Parfois j'ai pu sentir dans mon corps le « corps à corps » qui se jouait dans le conflit ou l'argumentation de l'argent. Ce thème peut susciter beaucoup de tensions surtout s'il est traité au niveau purement réel et non sur ce qu'il représente symboliquement dans la cure. Chercher la symbolique amène du tiers et permet au patient de traverser le conflit, de sortir du duel et de s'approprier quelque chose qu'il tente de dire par ce biais.

« Le psychanalyste vise à une rencontre entre deux personnes, une relation de confiance où rien ne se dit à l'extérieur. Les deux sujets vont essayer de sortir indemnes de cette opération même si elle est parfois dangereuse. Il y a des aléas dans cette rencontre : des effusions, de la passion, du rejet, de la haine, du dégoût, du désir, de la violence et des régressions qui signent les difficultés de cette thérapie avec des crises que l'on ne va pas éviter car on les considère comme des crises de la perte de la valeur de soi. La notion de valeur se conjugue ici avec celle d'argent : quel est le poids, le prix de la parole ? La perte de la valeur de soi c'est aussi celle de la mélancolie, de la dépression, du deuil, ce qui peut entraîner quelques fois des décompensations suicidaires : « je ne vaud plus rien », dit souvent le patient posant ainsi la question de la valeur de sa vie, de son engagement. ». (Sabourin P., 1993).

Nous devons faire avec ces moments intenses et faire confiance à ce qui se joue sans pour autant perdre notre humanité en nous cachant derrière la rigidité du cadre.

MELODIE ou l'enfant méprisée :

Compter pour quelqu'un ou compter pour rien ou ne pas compter voilà les thèmes qui touchent Mélodie qui se sent être de la merde. Boulimique pendant de nombreuses années, Mélodie a une très mauvaise image de soi, du dégoût pour « elle-m' aime » et un lien à la mère pathogène et extrêmement destructeur. Mélodie a reçu du dégoût en guise d'amour.

Mélodie est psychiquement très fragile. Je décide de maintenir le lien par téléphone tout l'été (car elle est à l'extérieur de Paris) à raison de quinze minutes tous les trois jours car je la sens très suicidaire et destructrice. A un moment donné je me dis qu'il me faut noter tous ces rendez-vous téléphoniques. Nous posons le contrat que trois séances de quinze minutes de téléphone reviennent à une séance. Nous nous « retrouvons » à la fin de l'été, à la fin de la séance, je lui demande combien elle a calculé qu'elle doit. Voici sa réponse : « ben en fait il y a que trois fois où ça m'a servi alors je pensais vous payer trois séances » or moi j'ai calculé que cela en faisait sept et que je souhaitais lui faire cadeau d'une séance car je sentais que l'enfant en elle demandait est-ce que tu m'aimes ? Si tu m'aimes pourquoi tu me fais payer ? J'explique cela, Mélodie est très en colère, elle dit que je l'ai manipulée qu'elle n'avait pas besoin de la plupart des rendez-vous téléphoniques, qu'elle ne paiera que ceux qui ont de la « valeur » à ses yeux. Je réponds qu'elle va y réfléchir, que nous ne réglerons pas cela durant cette séance. Mais que je maintiens ma position que lorsqu'elle vient en séance elle ne décide pas de payer seulement celles qu'elle considère « bonnes » et que mon temps à de la valeur autant que le sien.

La semaine suivante elle vient avec le sourire, après une immense colère de plusieurs jours elle revient avec un chèque de la totalité des sept séances et me dit qu'en fait c'est normal qu'elle paye ses séances, que c'est juste, même si cela fait beaucoup d'argent. Par contre elle ne comprend pas mon idée de cadeau, elle n'en veut pas. Je reconnais que mon idée de cadeau n'était pas claire et je lui dis je lui ferai un « vrai » cadeau sous forme d'objet et non d'argent. C'est la première fois que je décide de faire un cadeau à une patiente et je le fais avec l'intention de lui dire qu'au-delà du cadre, de l'engagement, j'ai réellement de l'amour pour son être. Je sais que je sors du cadre mais cela me semble « réparateur » pour elle qui n'a reçu qu'insultes, coups et humiliations de sa mère réelle, elle qui se sent pourrie et dégueulasse.

La séance suivante je lui offre un cadeau qui a exactement la valeur numérique d'une séance. Je choisis un cadeau plein de symbolique et je le lui explique en l'offrant. Un t-Shirt dessiné par une artiste avec trois visages dessus. Je soutiens l'artiste en elle et les différentes facettes de son être. J'ajoute qu'elle peut évidemment le changer. Elle n'ouvre pas le cadeau. A la séance suivante elle arrive souriante. Pour la première fois elle a quelque chose de féminin, de

lumineux et elle porte des boucles d'oreilles. Elle me dit qu'elle a changé le cadeau pour les boucles d'oreilles.

Je laisse plusieurs mois passer et je l'amène à parler de ce qu'il s'est passé pour elle avec ce cadeau. Comment elle a vécu le cadeau, son ouverture, la décision de le changer etc. Elle a trouvé le t-shirt trop près du corps elle a préféré les boucles d'oreilles, elle est rentrée chez elle et s'est regardée pendant des heures.

Je pense que c'est formidable car elle a fait sien le cadeau. Elle a décidé et mis son désir. Elle s'est approprié l'amour que je partageais avec elle en le faisant sien. Je n'avais pas osé lui offrir de bijoux je trouvais que cela aurait trop d'implication dans le temps le bijoux ça dure... Le t-shirt c'est « une époque », un moment. Elle a pu transformer et choisir ce qui était bon pour elle.

Depuis cette étape dans son processus psychothérapeutique quelque chose s'est ouvert en elle, une reconnaissance qu'il y a du bon, qu'elle est un être de valeur, avec une richesse intérieure.

Je présente cet exemple car c'est l'exception qui confirme la règle. Maintenir le cadre, faire payer comme la règle l'indique était constructif, structurant au niveau symbolique et réel (son temps à de la valeur et elle ne me doit rien) mais peut être insuffisant dans ce cas précis ou la « réparation », que je pouvais lui donner : « du gratuit, du cadeau, » cela a été très transformateur et elle a choisi quelque chose qu'elle pouvait porter, comme un « doudou » peut être. Il y a aussi quelque chose de la féminité, de l'amour maternel qu'elle a pu recevoir et prendre.

« Je commence à comprendre que cette affaire de l'argent des séances est un enjeu de la cure. Celui-ci ne s'est jamais exprimé jusque là, puisque les soins précédents ont bénéficié d'une prise en charge complète. A partir de cette interrogation sur l'origine de l'argent va donc se dérouler toute une série de questions : à qui appartiennent les objets de la jeune fille, qu'à-t-elle le droit de faire et de posséder ? Autour de cette histoire pécunière, ce qui n'a pas été aperçu ni résolu au cours du traitement des troubles alimentaires va se cristalliser. C'est de cette façon que Hyacinthe pourra définir ce qui lui appartient, trouver ses propres mots. (...) Qu'elle soit en retard, mutique, ou qu'elle ait l'impression de ne pas avoir le temps de tout dire dans le temps qui lui est imparti, le tarif est le même. (...) Hyacinthe peut retrouver ses propres mots, désirer pour elle-même, face à un psychanalyste qui n'a pas de désir à sa place » (Avrane P., 2003)

Si j'ai pu oser sortir ainsi du cadre c'est sans doute aussi parce que moi-même j'ai été profondément réparée par certains cadeaux que m'a fait ma psychothérapeute, il y a de nombreuses années, elle fut une réelle mère symbolique ! Ce n'était pas l'objet qui était important, c'est ce qu'elle me donnait symboliquement dans cet objet, ce que je n'avais jamais reçu de ma mère et qui était si fondamental pour l'amour de moi. A travers ce geste, je recevais la possibilité de m'aimer, de m'estimer, de me donner le droit à la joie et au plaisir.

Cela pose la question de l'humanité dans le cadre. A quel moment maintenir le cadre quoi qu'il arrive car c'est structurant et à quel moment le parent symbolique que nous représentons en tant que psychothérapeute est convoqué dans son humanité auprès de l'enfant dans le patient. Cette humanité qui peut avoir cruellement manqué à l'enfant peut se rejouer avec le cadre si le psychothérapeute est trop rigide. Le thème de l'argent ne peut être considéré à la légère dans le processus du patient. Cela demande à être élaboré, compris, parlé, démystifier pour que le patient traverse et s'approprie ce qu'il dit de lui-même à travers ce thème.

P.Avrane nous explique au sujet d'un jeune enfant (dont la mère est décédée et qui vit maintenant avec une belle mère qu'il apprécie) qui fait des cauchemars toutes les nuits, (il se lève terrorisé) dont il ne se souvient pas. Il vient à la séance mais rien n'avance, c'est en lui demandant d'apporter une petite pièce à chaque séance que les choses évoluent. « Cette introduction, un peu à mon corps défendant, du paiement symbolique permet à ce jeune garçon d'entrer dans la dynamique de l'analyse. Il est question bien évidemment de la violence qu'il ne peut exprimer, d'une dette d'amour impossible à régler à l'égard de sa mère, et d'une haine inconsciente envers celle qui l'a remplacée. Quelques temps après il se rappelle certains cauchemars, des histoires de monstres qui poursuivent, des aventures oedipiennes. La cure s'engage. Avec ce paiement je ne suis plus un gentil à ménager comme les autres. Il ne me doit rien. » (Avrane P., 2003).

En payant ses séances Mélodie ne me doit rien, en lui offrant un cadeau je lui qu'il qu'elle a de la « valeur » en tant qu'être, je la reconnais au-delà de notre rapport lié au cadre.

MELANCOLIE ou l'enfant abusée.

Mélancolie vient en retard ou une fois sur deux, elle paye sans rien dire, comme si cela n'avait pas d'importance, que son argent n'a pas de valeur. Elle paye le prix fort pour exister, elle paye plus et c'est normal. C'est une enfant violée par plusieurs personnes avec une mère très nuisible, humiliante, qui s'est toujours servi d'elle et qui ne trouve bien dans la réussite de sa fille que le fait qu'elle peut payer pour ses frères. Mélancolie est en dette, mais elle ne sait de quoi...

Elle rejoue cela dans son espace thérapeutique, elle me doit toujours plus que la séance. Elle veut payer deux séances d'un coup pour payer sa séance d'avance ou elle paye deux séances d'un coup pour payer la séance qu'elle a raté. Elle porte une faute, elle paye pour toute la famille, elle paye pour être enfin aimée, pour avoir une place mais ce qu'elle reçoit en retour c'est d'être encore plus utilisée, comme un objet...

« Une règle en codifie le paiement, sans justification, mais non sans nécessité. Tout écart à cette règle vient prendre, pour l'analyste comme pour l'analysant valeur d'*acting-out* ou de passage à l'acte. ». (Gori R., 1993).

Un jour, elle manque une séance et lorsque nous nous voyons la fois suivante elle m'explique qu'elle ne l'avait pas noté qu'elle n'avait pas compris que nous avions rendez-vous ce jour là. Je suis à peu près persuadée que nous l'avions confirmé par téléphone mais je lui dit que dans le doute, nous aurons les tords partagés et que donc exceptionnellement elle ne paiera que la moitié de cette séance là. Son visage s'illumine, je peux donc être juste et ne pas « abuser » d'elle comme tous les autres. Reconnaître que je suis peut être en tord. A partir de ce moment là, Mélancolie ne rate plus une séance, elle arrive en retard mais commence à se féminiser à investir son espace psychothérapeutique, à faire confiance. L'autre en face n'est pas comme tous les autres alors... Elle commence à s'investir, à réaliser qu'elle ne s'est jamais aimé alors qu'elle est si jolie, qu'elle a fait de brillantes études et que si c'était sa fille elle en serait fière. Quand c'est d'elle qu'il s'agit elle n'arrive pas à trouver que cela a de la valeur. Elle a introjecté le regard dévalorisant de sa mère analphabète et jalouse de la place que Mélancolie avait dans le cœur de son papa.

« Du patient qui paye pour ne pas que ça lui coûte, pour se désintéresser de ce qu'il dit et désintéresser l'Autre de ce qu'il pourrait entendre, par un paiement sans faute, ignorant de toute culpabilité, à celui qui réalise compulsivement une dette pour pouvoir figurer et dire une absence, une faute, un crime inoubliable et sans pardon, en passant pour tous les actes manqués et les *acting-out* réussis (Gori R., 1991.), l'argent, et le geste du paiement qui le

réalise, constituent, à l'instar de l'acte de la parole (Gori R., 1978.), un acte d'autant plus symbolique que ses effets sont réels autant que ses investissements imaginaires.

FABIEN ou l'enfant objet :

Fabien pourrait être défini schématiquement comme un patient borderline : état-limite. Son moi est morcelé. Cet éparpillement du moi, il le met en acte en jetant régulièrement les billets au cours de la séance comme une agression et un désespoir de non sens. Il a de la difficulté à accéder à la symbolisation quand l'émotion est trop forte ou la frustration pas ingérable. Il joue avec le cadre au lieu de pouvoir dire. Son moi se ballade entre la névrose et la psychose. Il donne à voir ce qu'il ne peut mettre en mot.

La première fois je lui dis « rassemblez-vous, vous vous éparpillez » il ramasse l'argent et le pose sur mon bureau pour payer. Il met en scène ce qu'il ne peut mettre en mot à travers le véhicule de l'argent. Parfois il a même construit une barrière en alignant ses billets entre lui et moi. Comme pour poser des limites entre le moi et le toi. Et c'est bien normal qu'il mette en acte ce qui n'a pas reçu de mot à l'époque, il me demande de mettre des mots là. Je demande à chaque fois « qu'est-ce que vous faites là ? Qu'est-ce que vous dites là en faisant ça ? Qu'est-ce que vous sentez là ? » la plupart du temps il dit « je ne sais pas » mais il prend conscience que quelque chose se passe. Dernièrement il souhaite payer ses séance au début « comme cela je le fais bien » (sous-entendu avec respect). Lorsqu'il balançait ses billets, qu'il se jetait ainsi en fin de séance et que cela m'obligeait à me baisser pour ramasser j'ai vite nommé « je ne mérite pas cela, je suis humaine, » et parfois il est parti en laissant « ça » là, d'autres fois en ramassant méticuleusement et presque avec amour avant de me les donner. Ici l'argent est vraiment le signifiant, le manifeste du contenu latent. Il s'est senti traité comme objet et non comme sujet, on s'est servi de lui comme il se sert de l'argent, sans estime, en jouant, en le maltraitant. Le fait que je pointe cela comme inacceptable, c'est lui rendre sa dignité de sujet. Je n'accepte pas que vous vous traitiez de la sorte, vous avez le droit au respect, à votre considération....

« L'intérêt pour l'argent et les attitudes subjectives qu'il mobilise proviennent d'investissements libidinaux et imaginaires articulés par Freud à l'érotisme anal et au complexe de castration. L'argent « na pas fait l'objet d'un désir infantile » mais dans l'après-coup, il peut venir se substituer et valoir n'importe lequel des objets investis par la libido : oral, anal, phallique etc. avec selon Freud une certaine prédilection pour l'érotisme anal. (. . .) l'argent peu représenter dans les formations de l'inconscient n'importe quelle « petite chose du corps » mais encore celle-ci peut, en retour, venir le représenter. » (Gori R., 1993).

PIERRE-YVES ou l'enfant de remplacement :

Pierre-Yves qui porte en lui le fantôme de son oncle Yves-Pierre mort à trois mois va me laisser deux chèques, un signé et un blanc, que j'interprète comme celui du fantôme. Ils viennent ensemble. Consciemment Pierre-Yves ne reconnaît pas qu'il porte cet autre petit garçon mort en lui. Il a été élevé par sa grand-mère, la mère de ce petit garçon décédée. Il était donc les deux à la fois pour cette femme et Pierre-Yves à le sentiment que sa vie passe mais qu'il ne la vie pas. Il est à côté, il travaille énormément, il fait presque le travail de deux personnes, il a une partie de lui complètement éteinte, ailleurs dans ses rêves, il n'est pas

incarné, il vit sa vie dans ses rêves et c'est l'autre, Yves-Pierre l'enfant mort, qui vit sa vie. Il entend ce que j'interprète mais il n'adhère pas, cela lui semble absurde mais son inconscient me fait signe qu'il a été entendu, il paye pour les deux avec ces deux chèques.

Conclusion :

« La psychanalyse n'est pas la seule cure par la parole, il y a aussi les cures shamaniques, les cures religieuses. Dans toutes les civilisations on retrouve des psychothérapies où l'argent va intervenir comme valeur d'échange et non pas comme valeur d'usage. Dans ces cures, il y a un sacrifice de quelque chose de la part du patient qui vient demander à moins souffrir. C'est un sacrifice consenti, un sacrifice accepté. (...) Si celui qui fait la demande ne paye pas avec de l'argent il le fera avec son corps ou sa foi. La valeur symbolique de l'argent permet justement de ne pas payer physiquement ni avec dépendance au thérapeute ni avec sa foi. C'est la différence entre la psychanalyse et la confession. » (Sabourin P., 1993,) « En tout cas, le paiement libère la parole. Tous, même s'il leur en a coûté, ont eu l'impression d'avoir gagné quelque chose à travers leur analyse. Et s'ils se disent perdants, c'est rarement pour des raisons matérielles, mais c'est de ne pas avoir été plus loin dans une expérience dont on dit, apparemment non sans raison, qu'elle n'a pas de prix. (Conrath P., 1993,)

Une patiente m'avait demandé pour des raisons « financières » de lui faire un prix. Ce que j'avais accepté, avec l'intention dans ce geste de dire symboliquement à l'enfant en elle que je la soutenais et l'accueillais. Des mois plus tard, après du travail en groupe, j'apprends qu'elle est en fait en colère. Elle en a marre d'être : « la pauvre petite fille », situation névrotique qu'elle répète sans cesse...et que le cadre confirme à chaque fois. J'ai donc fait une erreur en acceptant de baisser mes honoraires. En pensant être dans l'humanité, j'alimentais au contraire sa demande névrotique qui est de se mettre à la place de la pauvre petite fille. Payer le même prix que tous les autres est devenu thérapeutique pour elle. Cela l'a mise symboliquement à la même que tous les autres patients. Elle a quitté cette place de « pauvre petite fille ».

Je termine avec cet exemple pour souligner à quel point il n'existe pas de « recette » avec le thème de l'argent, à chaque fois qu'il est convoqué dans un processus, il a une place et une signification singulière qui appartient en propre au patient et qui demande à être mis à jour, vue et conscientisée afin d'éviter les passages à l'acte et les ruptures là où « ça » ne peut pas dire.

L'argent est un thème que nous devons manier avec beaucoup de prudence, de respect et de temps pour qu'il s'élabore et puisse réellement prendre sa place de tiers, de garant, de partage et d'échange qui libère et autonomise. Le thème de l'argent est donc lumineux car il dévoile une certaine voix de l'inconscient. Comme les rêves qui peuvent sembler macabres, cauchemardesques, nous devons les accueillir avec respect et considération car ce sont nos parts d'ombres qui viennent à la lumière, c'est donc forcément positif. Ce n'est pas l'argent qui nous rend heureux, c'est la juste place que nous lui donnons qui peut nous ouvrir à nous-même. « Le bonheur c'est la réalisation retardée d'un désir préhistorique. C'est la raison pour laquelle la richesse y contribue aussi peu. L'argent n'a pas fait l'objet d'un désir infantile » écrit Freud dans une lettre à Fliess du 16 janvier 1898, Freud S., 1887-1902. Lettres, esquisses, notes. *In Naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1979.

« Mais l'argent , sur le plan de l'éthique, symbolise aussi l'objet de toutes les cupidités et les malheurs qu'elles provoquent, ainsi que l'avilissement de la conscience : c'est son aspect négatif, la perversion de sa valeur » dictionnaire des symboles.

Je crois que le rapport que chacun a à l'argent parle de son estime de lui-même, de ses peurs et à partir de ces raisons, très souvent inconscientes, chacun manipule l'argent comme il manipule son rapport au monde et à l'autre et donc à lui-même. C'est cette réflexion que j'ai tenté de partager avec vous aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE

1-Dictionnaire des symboles. P75.

Avrane P., Un enfant chez le psychanalyste, Louis Audibert, Paris, 2003.p168-172, p 221.

Conrath P., 1993 « Paroles d'analysants, paroles d'argent ? », *In le journal des psychologues* - juillet-août 1993- N° 109, 35-36.

Freud S.,1918. Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loup).In cinq psychanalyses, Paris, P.U.F., 1970, 325-420

Gori R, « L'argent, une pure perte ? », In *Le journal des psychologues*-juillet-août 1993- N° 109, 21-26.

Gori R., 1991 « Acting out de parole ». *Clinique méditerranéennes*, 29/30,9-42.

Gori R., 1978 *Le corps et le signe dans l'acte de parole*. Paris, Dunod.

Bon N., « Une infortunée cliente », *In le journal des psychologues* -juillet-août 1993- N° 109, 40-42.

Sabourin P., « Le prix de la parole », *In le journal des psychologues* -juillet-août 1993- N° 109, 37-39